

quante ans en cinquante ans la langue française, pour la plus grande part, sera changée et pervertie” Montaigne pense de même. “ Selon la variation continuelle qui a suivy nostre langaige jusques à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage d'icy à cinquante ans ? Il escoute tous les jours de nos rians, et depuis que je vis, s'est altéré de moitié. C'est au bons et utiles escripts de le clouer à eulx ” Bossuet se plaint aussi de cette mobilité de la langue. Au jour où il entra à l'Académie française, il déplorait qu'on ne pût “ confier des actions immortelles à des langues toujours incertaines et toujours changeantes. La nôtre, ajoutait-il, pouvait-elle promettre l'immortalité, elle dont nous voyons tous les jours passer les beautés ? ” La Bruyère et Fénelon s'accordent pour regretter la disparition de certains mots, qui n'ont pas été avantageusement remplacés par leurs jeunes rivaux, plus heureux.

C'est vers cette époque qu'avec Vaugelas et Bouhours, il se fait un grand travail qui essaye de fixer la langue et de l'épurer. Le lexique se forme. Triées avec soin, pesées avec scrupule, d'après leur provenance, les locutions sont jetées dans des moules qu'on a la prétention de rendre durables. Jamais, dans l'histoire grammaticale, des syllabes et les accents ne prirent tant de valeur. De l'hôtel Rambouillet, et des salons des vraies Précieuses, où il soulevait un inexplicable enthousiasme, le problème passe dans le monde lettré et préoccupe les plus graves érudits. Ménage et Bouhours, Godeau et Balzac, Coëffeteau et Voiture, Gomberville et Patru, Saint-Evremond lui-même, se jettent dans la mêlée. Que d'esprit dépensé ! Que d'arguments apportés ! Quelle habilité patiente et savante ! Celle, par exemple, de Gomberville, se vantant de ne s'être pas une seule fois servi du mot *car*, dans son roman de *Polexandre* ! Quel talent pour amener l'usage à la proscription de tel ou tel mot ! Fallait-il dire : *féliciter* ou *conjoûir*, *festoyer* ou *régaler* ? Balzac tenait pour l'un, et Vaugelas pour l'autre. Ou allait loin, dans la querelle : parfois, jusqu'aux gros mots. “ Guerre civile fort peu civile, ” s'écriait-on en parlant de la lutte qui divisait le P. Bouhours et Ménage.

Il y avait pourtant autre chose d'engagé dans la querelle qu'une pure question de syllabes : le débat remontait au xvii<sup>e</sup> siècle, et il traverse toute notre histoire littéraire. On sait ce que fut le xvii<sup>e</sup> siècle. Jeune, remuant, audacieux dans tous les excès, se croyant libre de penser tout et de tout dire, il marche à l'avenir avec l'espoir des plus triomphales conquêtes. En France, c'est comme une explosion printanière, luxuriante qui brise toute entrave. Si vigoureuse jaillit la sève, qu'elle rompt l'écorce protectrice et qu'elle se répand au hasard. Les idées s'agitent sous les influences les plus diverses : influence protestante, heureusement limitée ; influence de l'antiquité grecque et latine ; influence des mœurs italiennes, que patronne la cour avec Catherine de Médicis. Ne fallait-il pas une rénovation dans la langue, pour créer des expressions justes à tant d'idées neuves ? C'est ce que comprit Ronsard et son école.

Malgré les efforts de Sainte-Beuve, Ronsard n'a point encore reconquis l'estime qu'il mérite. Le jugement de Boileau, qui reproche à sa muse d'avoir en *français parlé grec et latin*, est aussi faux qu'inique. Ronsard a exagéré la réformation qui était nécessaire. Encore faut-il rendre justice à la noble ambition qui l'anima, à la grandeur de l'entreprise